

Les tribulations d'un futur réfugié climatique à la Manic

Louis Hamelin

Numéro 335, été 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98990ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hamelin, L. (2022). Les tribulations d'un futur réfugié climatique à la Manic. *Liberté*, (335), 28–32.

Les tribulations d'un futur réfugié climatique à la Manic

Une expédition sur la Côte-Nord devient l'occasion d'une méditation sur l'évolution, la montagne et la forêt, et les changements climatiques. Par Louis Hamelin

Devant l'imminence du péril, deux voix d'égale force s'élèvent en l'homme : l'une lui dit fort raisonnablement qu'il doit examiner la nature du péril et les moyens de l'éviter ; l'autre lui suggère, plus raisonnablement encore, qu'il est par trop pénible d'y réfléchir alors qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de tout prévoir et d'échapper à la marche générale des événements, et qu'en conséquence mieux vaut se détourner des choses désagréables jusqu'à ce qu'elles surviennent et penser à ce qui est agréable.

— Tolstoï, *La guerre et la paix*

Le 23 août 2021, un lundi, les prévisions météo de mon journal annonçaient un maximum de 29 °C pour Sherbrooke, là où je vis, et de 22 °C à Baie-Comeau. Même chose pour le lendemain. Le mercredi, on prévoyait 30 °C à Sherbrooke contre 20 °C à Baie-Comeau. Et le jeudi, encore 30 °C en Estrie, mais pour Baie-Comeau, le maximum était passé à 21 °C. On n'y parlait pas des taux d'humidité.

Une semaine plus tard, le matin sur un bout de papier avant de faire mes mots croisés, je notais toujours les écarts. 3 septembre : 19 °C à Sherbrooke, 13 °C à Baie-Comeau ; 8 septembre : Sherbrooke 26 °C, Baie-Comeau 18 °C. Un calcul rapide me donne un écart moyen de 7,8 °C. Pour s'en tenir aux seules températures maximales, ça représente un écart beaucoup plus important que celui qu'on retrouve, pour la même période, entre la Floride et le Québec.

Et pour le réservoir Manicouagan, 300 kilomètres au nord de Baie-Comeau, il faut encore abaisser la moyenne, en vertu de la règle empirique facile à retenir qui stipule qu'on perd un degré de température pour chaque centaine de kilomètres qui nous rapproche du pôle Nord. Les maxima prévus pour Sept-Îles l'été dernier semblent vouloir confirmer la tendance : même si les 230 kilomètres qui séparent les deux villes ne s'inscrivent pas dans un axe franc nord, il faisait, en août et en septembre 2021 dans le chef-lieu de la Moyenne-Côte-Nord, régulièrement deux ou trois degrés de moins qu'à Baie-Comeau.

Et pourquoi noter ces chiffres en buvant mon premier café ? D'abord parce que j'avais chaud. Peut-être pas à 7 heures du matin. Mais l'œil sur les prévisions de la météo, j'avais chaud à l'idée d'avoir chaud, je tremblais à l'approche de chaque

nouvelle canicule annoncée à grand renfort de graphiques spectaculaires sur MétéoMédia, j'avais des sueurs froides rien qu'à penser au dôme de chaleur de la Colombie-Britannique et aux martyrs de Lytton. Que voulez-vous, je suis un de ces Québécois minoritaires qui crachent sur la Floride, Puerto Plata et le sacro-saint tout inclus à Cuba. Un des rarissimes habitants de la patrie de Gilles Vigneault à mépriser la jovialité de rigueur et les faciles plaisirs de juillet. Je suis comme ça : j'aime mieux avoir trop froid que trop chaud.

Je suis aussi un écoanxieux qui s'assume de plus en plus, dans la mesure où il parvient de moins en moins à fermer les yeux sur les multiples, profondes et irréversibles transformations infligées à notre habitat naturel depuis près de deux siècles et sur ce qu'elles signifient pour l'avenir de mes enfants comme pour la simple continuité des autres formes de vie sur cette planète.

Et si, en cette relative accalmie pandémique de la fin de l'été 2021, je m'intéressais au temps qu'il faisait à Baie-Comeau, c'était parce que mon journal ne disait rien de la météo qui m'attendait à la Manicouagan à la mi-septembre, lorsque les monts Uapishka me verraient débarquer sur les rivages de l'immense réservoir hydroélectrique à titre de membre d'une expédition artistique.

Pour être plus précis, il faudrait parler d'une expédition artistico-scientifique d'une pluridisciplinarité assumée. Les diverses sensibilités, approches, compétences et expertises réunies au sein du Projet Manicouagan par le centre d'art Sporobole et son partenaire français, la Station Mir de Caen, composeraient une vision kaléidoscopique du territoire où nous allions nous poser pendant une quinzaine pour tenter d'en saisir l'histoire naturelle et humaine sous ses différentes facettes, dans sa complexité pour ainsi dire narrative. Tel était le projet. L'aventure s'annonçait plus compliquée que le classique voyage de pêche.

Cette expédition septentrionale avait d'abord vu le jour dans l'œil et le cerveau de l'artiste visuel d'origine bretonne Paul Duncombe, dont la pratique se situe à la croisée du découvreur d'antan et du chercheur de formes post-moderne, et dont les territoires et les continents constituent la matière première. Pour l'accompagner à la Manic, Sporobole avait mis sur pied une équipe composée d'un géomaticien (Erwan), d'un vidéaste (Marty), d'une poétesse (Maya) et de votre humble chroniqueur, auxquels allait plus tard se joindre une équipe de plongée sous-marine.

Duncombe avait réussi à obtenir, des autorités concernées,

la permission de grimper au sommet du mont Babel, protégé par une réserve écologique où personne ne peut en principe mettre le pied. Cette montagne de 952 mètres domine l'île René-Levasseur, qui couvre une superficie de 2 000 kilomètres carrés au centre du vaste bassin de retenue du barrage Daniel-Johnson. Paul avait l'intention d'y aborder en kayak de mer et de trimballer à travers ce grand bout de forêt boréale où ne pénètre pas la moindre trace de sentier un équipement comprenant, en plus de tout le matériel de camping requis par une autonomie de plusieurs jours, des caméras, des ordinateurs, trois drones et le lidar – un instrument géomatique de haute précision pesant quelque chose comme une tonne et qui devait bien avoir son utilité. Toutes proportions gardées, se balader dans la forêt vierge avec ce machin sur le dos promettait le même genre de partie de plaisir que dans le *Fitzcarraldo* de Werner Herzog, où un illuminé essaie de faire franchir une montagne à un bateau à vapeur.

Moi, je serais rattaché au camp de base, établi à la station Uapishka, au bord d'une baie du grand lac Manicouagan. Gérée conjointement par le Conseil des Innus de Pessamit et la Réserve mondiale de la biosphère Manicouagan-Uapishka, cette hôtellerie aux allures de grand *campe* confortable accueille autant les scientifiques de passage que les adeptes de plein air attirés dans le coin par la chaîne des monts Uapishka (anciennement Groulx), dont la masse bleutée, vers l'est, surplombe la route du Labrador.

Les Innus étant les occupants originaux de ce territoire, les organisateurs du Projet Manicouagan s'étaient assurés de recevoir la bénédiction du conseil de bande de Pessamit avant de fouler le sol de l'île, en plus d'obtenir les services d'un *gardien territorial* innu, Ben Labbé, qui devait guider Duncombe et les autres jusqu'au faite du Babel.

Maya Cousineau-Mollen est une écrivaine innue originaire de Mingan, sur la Moyenne-Côte-Nord. Elle et moi avons été recrutés pour nos plumes. Je débarquais à la Manicouagan avec un mandat large à souhait, consistant, en gros, à laisser venir l'inspiration, puis à trouver une manière de chroniquer ce truc. Mais je me sentais aussi dans la peau d'un agent double puisque, toujours obsédé par les changements climatiques, et trop capable d'imaginer l'époque troublée, pas si lointaine, qui verrait des hordes de réfugiés du climat déferler des États-Unis sur le sud du Québec, forçant les petites familles comme la mienne à entreprendre une migration nordique pour tenter de survivre de baies sauvages, de lièvres pris au collet et de tétas culbutés à la .410 dans les forêts d'épinettes, j'avais parfois l'impression d'avoir infiltré le Projet Manicouagan avec mon propre plan. J'étais en mission de reconnaissance, je marchais déjà sur les chemins de terre de l'exil, en quête d'un refuge possible.

L'astroblème

Le travail de la terre – mouvements des plaques tectoniques, poussées telluriques, érosion, glaciations – qui façonne les lacs, les montagnes et les plaines autour de nous se déroule en général à une vitesse infinitésimale, on pourrait dire une lenteur de grande tortue, sur une échelle qui se calcule en centaines de milliers d'années. Il est plus rare que le paysage qui se trouve sous nos yeux soit le résultat d'un choc cosmique d'une brutalité et d'une ampleur presque inconcevables.

C'était le cas du panorama qui s'est déployé devant nous le premier matin, ce gigantesque cratère inondé que les scientifiques appellent un *astroblème*. La veille, les deux véhicules chargés comme des mulets du Projet Manicouagan avaient débouché à la nuit tombée sur le terrain de stationnement en terre battue de la station Uapishka, après une trotte de quinze heures et d'un millier de kilomètres commencée sur une autoroute et terminée sur un des petits chemins de gravier issus de la mythique route 389.

Entre 213 millions et 215 millions d'années avant notre arrivée, une météorite de quelque cinq kilomètres de diamètre a percuté la surface de cette région à la vitesse de 20 kilomètres à la seconde – ou 72 000 kilomètres à l'heure. À l'origine, le cratère creusé par cet impact d'une force quasi inimaginable avait un diamètre de 85 à 90 kilomètres. Des millions d'années de sédiments accumulés l'ont ensuite quelque peu réduit. Lors de l'enneigement d'une partie du bassin hydrographique de la rivière Manicouagan, dans la seconde moitié des années 1960, la configuration sphérique du réservoir de près de 2 000 kilomètres carrés qui fut alors créé, visible de l'espace, révéla l'astroblème aux yeux des satellites tout neufs d'une humanité qui s'apprêtait à débarquer sur la Lune.

Cet « œil du Québec », comme on surnomme parfois l'astroblème de Manicouagan, n'est rien de moins que le plus grand cratère météoritique encore visible à la surface de cette planète.

Ce grand récit de la science illumine toute une géographie. Quand on se tient au bord du Manicouagan, l'histoire au long cours d'un territoire et, à travers celui-ci, de la Terre elle-même, telle que racontée par son inscription dans les couches profondes de la géologie et de la paléontologie, nous devient soudain plus sensible et tangible qu'ailleurs. Même le mont Babel qu'on voyait caresser les nuages à l'horizon de l'ouest avait son rôle assigné dans cette histoire, n'étant que le vestige du pic central créé, en accord avec la théorie, par ce type d'impact. Le seul fait de contempler ce décor paraissait nous rapprocher d'une prise de conscience tellurique. L'immensité du coup d'œil était trompeuse. Nous vivons sur une toute petite planète, dans la patience des millénaires.

Certains scientifiques ont relié, par hypothèse, l'impact météoritique de Manicouagan à l'extinction Trias-Jurassique, la phase de réduction massive de la biodiversité qui a donné le champ libre aux dinosaures à la fin de l'ère Triassique, il y a environ 200 millions d'années. Cette extinction de masse qui s'est poursuivie pendant une quinzaine de millions d'années est survenue à peu près au moment où la Pangée – le supercontinent qui formait alors l'unique terre ferme du globe – se fracturait pour donner les continents actuels. Bien qu'une petite douzaine de millions d'années (!) sépare la création de notre astroblème de l'extinction Tr-J (comme disent les experts), les brusques variations de biodiversité marine observées dans certains dépôts fossiles de plancton laissent penser que le météore de la Manic pourrait avoir contribué à amorcer le lent cataclysme au terme duquel 20 % de toutes les espèces marines et de nombreuses formes de vie terrestre allaient être éradiquées de la surface de la Terre.

La première fois que je me suis éloigné de la station, j'ai suivi le premier sentier que j'ai vu se dessiner dans la forêt devant moi. Il avait été tracé par un engin chenillé à travers la mousse épaisse, les pierres et la boue. Il s'étirait sur un peu

plus d'un kilomètre jusqu'à un petit lac de tourbière, simple amorce d'une boucle plus longue dont le tracé embryonnaire était déjà balisé de bouts de rubans fluo à l'intention des futurs touristes. Par rapport aux sentiers de l'Estrie où j'avais vu déferler les vagues de randonneurs de la pandémie, c'était la forêt vierge. Mais dans cinquante ans, à quoi ressemblerait cet endroit ? Déjà les trekkeurs se faisaient plus nombreux sur les plateaux dénudés des Uapishka.

Tandis que j'avancais lentement au milieu de cette lourde tourbe et de ces épinettes rabougries, je pensais à Thoreau disant du flanc de montagne sauvage et inentamé où il posait le pied, dans le Maine : « Ce n'est pas le jardin de l'homme, c'est la surface d'une étoile. »

Au retour, mon attention a été attirée par un objet rouge et arrondi, à moitié celé dans la mousse. Une russule, ai-je pensé.

Mais non. C'était une pomme jetée là, dans laquelle quelqu'un avait pris une croquée.

Nutshimit

Pour ce qu'on en sait, les ancêtres des Innus se sont établis sur l'actuelle côte nord du golfe du Saint-Laurent autour de l'an 6000 av. J.-C., à la suite du retrait des glaciers environ deux millénaires plus tôt. On peut avancer sans trop de risque de se tromper que, au moment où l'empereur Septime Sévère persécutait les chrétiens de la Rome antique et où la dynastie Han achevait de régner sur la Chine, des Innus chassaient le caribou, pêchaient le saumon, attrapaient des lièvres, cueillaient des baies et sillonnaient en canot d'écorce et en raquettes le vaste territoire dont une partie s'offrait maintenant à notre vue, dans une version radicalement transformée par la main des hominiens de souche plus récente auxquels nous appartenons.

Le territoire dont nous foulions le sol était toujours le Nitassinan des Innus, mais depuis que nous avons quitté la côte pour l'intérieur des terres, nous évoluons aussi dans un autre espace, un autre paradigme, appelé *Nutshimit*. Dans un ouvrage fascinant qui m'accompagnait à la Manic, un ancien chef du conseil de bande de Pessamit, Raphaël Picard, le décrit en ces termes : « Nutshimit est un espace vital, une source de survie, une manière de vivre et une croyance absolue. Nutshimit s'étend largement sur un imposant territoire, appelé Nitassinan. Ces deux entités se confondent en une toile d'araignée d'humains et d'activités de déplacement sophistiquées représentant la pérennité de l'exercice de survie et de l'usage des liens territoriaux. »

Le livre du chef Picard agissait tel un guide touristique d'un genre assez particulier, plus spirituel que pratique, nous révélant la carte ancienne du territoire avec ses routes d'eau empruntées pour les migrations saisonnières par les divers clans d'une société de chasseurs-cueilleurs nomades, mais, aussi, nous introduisant dans l'antériorité d'un univers mythique doublé d'une toponymie complexe, d'une indéniable poésie. Bien avant que le nom du missionnaire catholique Louis Babel se voie accolé au pic central du cratère de Manicouagan, et que celui d'un obscur ingénieur d'Hydro-Québec, René Levasseur, se retrouve accroché comme une décoration posthume à l'île formée par l'ennoisement de leurs itinéraires ancestraux, les Innus de Pessamit avaient balisé

et baptisé de sonorités aussi utilitaires que musicales l'immensité au sein de laquelle se déroulait leur existence symbiotique. Déjà, on entend moins parler des monts Groulx – nommés en l'honneur de ce chanoine qui rêvait d'une Laurentie messianique, agrarienne et ultramontaine – et de plus en plus des monts Uapishka (« montagnes blanches » en innu). Et la terre sillonnée de veines qui nous entourait s'appelait en réalité Manikuanishtuk tshieutin.

Ce territoire, les habitants de Pessamit et les autres communautés innues de la Côte-Nord ne l'ont jamais formellement cédé, ils continuent d'en revendiquer légalement et politiquement l'usage, d'y pratiquer leurs activités traditionnelles et de l'occuper tant bien que mal en ce début du troisième millénaire de l'ère chrétienne.

Mais au-delà des limites des « réserves », ils n'y exercent aucune autorité juridique ou politique directe, ni ne disposent d'aucun pouvoir réel – outre une vague et symbolique « obligation de consultation » reconnue par la Cour suprême, mais de pure forme et inopérante sur le terrain – dans la gestion des ressources naturelles du Nitassinan, dont l'exploitation industrielle effrénée menace aujourd'hui leur souveraineté sur cet écosystème nordique.

Comme un prix de consolation pour des négociations de nation à nation qui semblent actuellement au point mort, le Québec daigne tout de même reconnaître aux Innus une certaine autorité morale sur le Nitassinan, autorité qu'incarnerait parfaitement le *gardien territorial* qui devait guider Paul Duncombe et les autres au sommet du Babel, Ben Labbé.

Il était farceur et *énergique*, informé et rusé, un conteur et un boute-en-train, bref le genre de gars qu'on veut avoir dans son équipe. Mais surtout, Ben, qu'il soit assis à boire son café dans la salle à manger de la station Uapishka ou en train d'allumer un feu sur une plage de galets de l'île René-Levasseur, était *chez lui*, et tout son langage corporel proclamait cette évidence.

Mais Labbé avait beau se trouver en pays connu sur ce territoire de son peuple où le titre de gardien était désormais beaucoup plus qu'une simple *métaphore*, il n'était encore jamais allé au sommet du mont Babel. Peut-être y voyait-il une occasion d'explorer et d'*élargir son propre domaine*, mais il semblait aussi penser que cette expédition (« l'expé », comme disait Paul), dont le but était de se crapahuter jusqu'au sommet d'une montagne à pic à travers la forêt vierge, était une drôle d'idée.

L'ennui avec la Manic

Pendant des millénaires, les Innus ont vécu sur ce territoire sans en modifier la physionomie, n'y laissant que quelques sentiers de portage et sites de campement pour toute empreinte écologique. Puis les ingénieurs ont débarqué. Ce n'est sans doute pas un hasard si le cratère d'origine météoritique est apparu sur les photos-satellites lors de la mise en service du complexe Manic-5 et de l'inondation conséquente du bassin supérieur de la Manicouagan. Comme si l'humain avait voulu s'y mesurer aux puissances cosmiques...

Le jour de notre arrivée, lorsque, au bout de l'asphalte à la brunante, le barrage Daniel-Johnson avait soudain barré l'horizon et envahi nos visions, endiguant la nuit et défiant l'éternité, aussi élégant et massif qu'une pyramide d'Égypte,

même le farouche ennemi des mégaprojets de développement et d'exploitation des ressources naturelles que je suis en avait eu le souffle coupé. Les photos ne lui rendent pas vraiment justice : il était encore plus gigantesque que je ne m'y attendais.

C'était comme si la spectaculaire ampleur de cette perturbation anthropique majeure qu'était le complexe hydro-électrique rejoignait, à une certaine échelle, la démesure mythique du territoire lui-même, avec sa trame infiniment déroulée d'épinettes noires enguirlandées d'usnée barbue, et que les deux réalités étaient unies par une obscure parenté métaphysique plutôt que de s'opposer comme le font habituellement le progrès technologique et la nature sauvage.

Il faudrait peut-être considérer toute la région sauvage qui entoure la Manicouagan comme une sorte de territoire témoin où se joue actuellement la possibilité même de préserver un habitat naturel viable autant pour les humains des prochaines générations que pour les autres espèces vivantes.

De penser à l'importance de ce projet phare de la Révolution tranquille dans l'épopée émancipatrice de la nation québécoise en arrivait presque à me réconcilier avec l'ingénierie et l'ingéniosité humaines. Après tout, quoi de plus naturel qu'un castor ?

Sauf qu'il manquait une partie de l'histoire à cette vision. Autant l'hydroélectricité nationalisée sous la houlette de René Lévesque allait être, dans les années 1960-1970, plus que le principal instrument de notre libération économique, le symbole même de l'énergie collective, autant l'érection du premier chef-d'œuvre engendré par la nouvelle expertise des Québécois marque précisément le moment où le Québec, vers le mitan de la tumultueuse décennie des *sixties*, cessa de se comporter en peuple colonisé pour, au nom de la technologie, de la fierté nationale et du progrès, se redécouvrir colonisateur, deux cents ans après la Conquête.

Les Innus de Pessamit n'ont jamais reçu la moindre compensation financière pour le harnachement, il y a plus d'un demi-siècle, des principales routes aquatiques de leur territoire traditionnel. Il ne semble être venu à personne, à l'époque, l'idée de les consulter avant de transformer leurs terres ancestrales en une formidable matrice énergétique destinée à desservir les grandes agglomérations du sud de

la province. Considéré de notre point de vue, en 2022, cela paraît non seulement invraisemblable, mais proprement ahurissant.

Aujourd'hui, ils se battent pour sauver ce qui peut encore l'être, comme le caribou forestier, dont subsistent quelques centaines de têtes disséminées au sein de l'immensité mousseuse et résineuse qui s'étend entre le lac Manouane, au nord du lac Saint-Jean, et les pourtours du réservoir Manicouagan. Sur ce territoire où les dégâts du génie hydro-québécois font désormais partie du paysage et où la principale menace vient maintenant des barons de l'industrie forestière, les gens de Pessamit sont impliqués dans la création de quelques-unes des aires protégées qui, rayonnant à partir des réserves écologiques et de biosphère du mont Babel, recouvrent la Manicouaganie d'une mosaïque protectrice aux allures de tissu troué.

Je m'étais promis, au départ, de profiter de mon séjour dans ce coin de pays pour m'intéresser au sort de ce fameux caribou forestier réputé pour jouer, dans la large bande de forêts primaires et commerciales qui s'étire de la Côte-Nord à la baie James, le rôle du proverbial canari dans la mine. Les besoins de cet animal en matière d'habitat sont en effet assez simples : des forêts anciennes et sauvages. Partout où routes et chantiers font reculer les peuplements de conifères matures tapissés de parterres de lichens du genre *Cladina* (la « mousse à caribou »), on assiste à la disparition programmée de *Rangifer tarandus*.

Mais en parlant avec des gens comme Éric Kanapé, un biologiste innu œuvrant dans Nushimit, j'ai compris que cet animal qui était passé, en moins d'un siècle, de principale ressource alimentaire des Innus à une présence fantomatique dans les grandes pessières de la Manicouaganie, n'était qu'un cas particulier des profondes transformations qui affectent les forêts du Nord sous la poussée du développement économique. Il faudrait peut-être considérer toute la région sauvage qui entoure la Manicouagan comme une sorte de territoire-témoin où se joue actuellement la possibilité même de préserver un habitat naturel viable autant pour les humains des prochaines générations que pour les autres espèces vivantes.

Le lendemain de notre entretien, Kanapé a organisé une rencontre avec les aînés de la communauté de Pessamit. Autour d'un café et de quelques pâtisseries, ces derniers, une fois la glace brisée, nous ont parlé du territoire d'où venait leur langue et qui avait été leur garde-manger, du traumatisme causé par Manic-5 et les autres barrages d'Hydro-Québec, de l'avenir de leurs petits-enfants, et... oui, ici aussi : des changements climatiques.

Autour du Babel

Après que les membres de l'« expé » – Paul, Erwan, Marty et leur guide de kayak venu du Saguenay ; Ben Labbé devait plus tard les rejoindre en zodiac pour établir un camp de base sur un rivage de l'île distant d'une trentaine de kilomètres – se furent éloignés à bord de leurs trois kayaks de mer surchargés, sur cet immense plan d'eau où les attendaient des vents de face de quarante nœuds et des vagues d'un mètre et demi, je suis retourné à la petite routine établie peu après l'arrivée.

Je me tapais d'abord un des mémorables déjeuners de

bûcheron servis à la station Uapishka, puis assistais vers 8 heures à la brève et plutôt informelle réunion de « l'équipe terrestre » dont je faisais partie. Ensuite, je fourrais mes jumelles, mon calepin, une barre tendre, une pomme ou une clémentine et une bouteille d'eau dans mon sac Osprey et m'éloignais le long d'un chemin de terre ou d'un sentier. Au cours des heures suivantes, je parcourais le territoire, inventoriant méditativement la faune, la flore et jusqu'aux ressources fongiques du grand morceau de terre sableuse incrustée de lichens et semée d'épinettes qui m'environnait.

Dans l'écosystème que les spécialistes appellent *pessière noire ouverte*, la biodiversité ne saute pas toujours aux yeux, surtout en septembre, après le départ en migration des derniers passereaux néotropicaux (parulines et Cie). Quand Paul avait parlé à Ben des « caméras de chasse » qu'il comptait installer près de leurs bivouacs et des bêtes qu'il espérait leur-rer, le gardien territorial avait répondu : « À part des geais gris, t'attireras pas grand-chose... »

En fait, la récolte consista essentiellement en campeurs captés alors qu'ils sortaient de la tente pour pisser.

Dans cette pessière, j'ai tout de même vu ou entendu quinze espèces d'oiseaux, dont le très zen tétras du Canada et un faucon émerillon lancé à la poursuite d'un bruant, en une course à la vie à la mort d'environ trois secondes qui m'est passée juste sous le nez avec ses *loopings* de ballet aérien. Un drame minuscule comme il s'en produit un million par jour dans cette forêt, et le miracle d'y être présent.

J'ai aussi vu l'ours qui, un matin, se tenait sous le vent de la cuisine et du feu de gras de bacon dans le poêlon du *couque*. D'autres membres du groupe ont croisé des petites familles de lynx. Mais ma rencontre la plus marquante, à la Manic, a été celle de ce jeune Mexicain, étudiant en astronomie à McGill, qui séjournait à la station Uapishka pour mener des recherches sur le terrain. J'étais tombé sur ses capteurs solaires installés dans une carrière de sable à environ deux kilomètres de la station. Il m'a expliqué que ces capteurs alimentaient un appareil d'enregistrement équipé d'un récepteur, ajoutant qu'il était à l'affût des ondes radio venues des premières étoiles de l'univers, formées lors du refroidissement post-Big Bang. Or, les fréquences de ces ondes stellaires étant à peu près les mêmes que celles utilisées par les bandes passantes, sa quête d'un ciel vierge de pollution radio l'avait amené à la Manicouagan. Ce jeune gars voulait enregistrer l'écho de la création du Cosmos.

Moi, je repensais à cet aîné de Pessamit à qui Maya avait demandé : « Dans quel monde vont vivre vos enfants ? » « Dans une autre planète », avait-il répondu.

L'horizon le plus long

Autour de l'Action de grâces, les changements climatiques m'ont rattrapé. J'étais rentré de la Manic deux semaines plus tôt. Après une progression laborieuse à la vitesse de 500 mètres à l'heure à travers le « bois sale », l'eau, la boue et un inextricable entrelacs de broussailles, l'expé du Projet Manicouagan avait rebroussé chemin à environ trois kilomètres du sommet. Au bord d'un lac celé dans la brousse et en principe inviolé, les campeurs avaient découvert un petit dépotoir de cannettes rouillées. Et maintenant, il faisait 19 °C à Sherbrooke, mais avec l'humidex, on n'avait pas à

marcher longtemps au soleil pour se retrouver en nage. Et on annonçait 23 °C pour le lendemain, 14 °C à Baie-Comeau, 13 °C à Sept-Îles.

Le 13 octobre, on a eu droit à un 22 °C humide à souhait, et je me demandais comment il se faisait que tout le monde n'était pas dans la rue à hurler de terreur et à causer du désordre, ou à forniquer comme si une gigantesque météorite fonçait droit vers la Terre. Parce que, avec un impact réparti sur un temps plus long, c'est exactement le genre de catastrophe qui nous attend.

Penser à l'avenir me terrifiait, mais ça ne m'empêchait pas de réfléchir. J'aurais aimé dire à tous ceux qui capotaient sur les mesures sanitaires : la religion que la plupart d'entre nous avons choisie, c'est la science, alors vous êtes bien mieux de vous habituer, parce que dans quelques années, la même dictature éclairée va être obligée de fermer des routes et des aéroports pour sauver l'humanité.

Mais surtout, en cet automne d'élections municipales, j'ai mesuré la sagesse de ceux qui prétendent que le meilleur remède contre l'écoanxiété consiste à s'impliquer et à militer. Pendant que je distribuais de porte à porte mes petits cartons disant « Sauvons nos boisés » et « Favorisons l'économie locale » pour lutter contre la culture du tout-à-l'auto avec Sherbrooke Citoyen, et que je discutais avec mes voisins et les gens du quartier que cette activité de terrain me permettait de rencontrer, bien avant la confirmation de l'élection d'Éveline Beaudin à la mairie de Sherbrooke, je sentais déjà un début d'apaisement... Faire ce qu'il fallait me faisait du bien.

C'est surtout pour mes enfants, âgés de huit et de onze ans, en réalité, que je me faisais du souci. Dans quel monde, en effet ?

Vers la même époque, pendant une journée pédagogique, je les ai emmenés au Musée de la nature et des sciences de Sherbrooke. Et comme à chacune de nos visites au MNS2, nous nous sommes tapé une séance du spectacle immersif *Terra Mutantès*. Assis autour de la grande table-écran lumineuse qui s'animait sous nos doigts comme si nous étions des spirites convoquant les mânes de nos ancêtres hominidés, nous avons vu défiler les centaines de milliers d'années, dériver les continents, bouillir des champs de lave en fusion, s'éteindre des espèces et retraiter les glaciers. Nous avons fait un saut de près de 450 000 ans jusqu'à la fin de l'Ordovicien pour regarder un arc volcanique insulaire né du chevauchement de deux plaques océaniques entrer en collision avec le bord d'un continent appelé Laurentia, et du choc de ces pans de lithosphère a émergé sous nos yeux le plissement des Appalaches...

Et soudain, ça m'a frappé : les enfants s'amusaient bien. *Ils connaissaient cette histoire.*

J'ai revu Paul disant, devant le mont Babel : « C'est un paysage qui a connu la fin du monde. »

Et pourtant, ce monde n'en finit pas de finir. Je veux bien me prendre, sur cette terre mutante, pour le chef-d'œuvre de l'évolution. Mais à cette échelle, nous sommes des virus. **L**

Louis Hamelin est écrivain. Il est l'auteur de quelques essais et de dix œuvres de fiction. Son dernier roman, *Les crépuscules de la Yellowstone*, est paru à l'été 2020. On peut lire ses chroniques littéraires le samedi dans *Le Devoir*.